

Vittorio Frigerio

Fattori, Adolfo. *Memorie dal futuro*. Ipermedium. Napoli, 2001.

L'auteur nous présente dans ce livre une étude ambitieuse, bien menée et construite selon une logique solide, mais cependant dénuée de toute rigidité excessive. Le but de l'ouvrage, d'orientation ouvertement et clairement sociologique et fortement informé, notamment, par les études de S. Kern et de Georges Bataille, a l'avantage de la simplicité. Il s'agit de montrer comment la science-fiction traite de thèmes essentiels pour la modernité - ces thèmes étant « l'identité et la mémoire, le temps et l'espace, ainsi que les interrogations sur la nature de la réalité et sur sa perceptibilité. » (19) A l'instar de Kern, Fattori identifie donc le temps et l'espace comme les concepts les plus susceptibles de pouvoir nous aider à saisir les transformations dans la vision du monde et le comportement humain qui ont marqué le siècle qui vient de s'écouler. À la base de sa recherche se trouve un constat personnel fortement critique : c'est que si un sentiment de temps et d'espace est essentiel pour la compréhension de notre propre identité, la modernité tardive, par des mécanismes d'accélération (*presentificazione*) et de déterritorialisation, provoque au contraire un effet diffus d'infantilisation et de déresponsabilisation, portant chez l'homme moderne à une nouvelle forme d'aliénation (pour reprendre le terme sartrien) qui n'est pas moins délétère pour ne pas être consciente.

Si l'on peut croire par ces remarques que la science-fiction risque de passer au second plan, réduite ainsi au rôle d'outil, pratique mais au fond, on le soupçonne, interchangeable, pour le bénéfice d'une démonstration d'ordre purement sociologique, on est cependant vite détrompé. L'auteur indique en effet clairement dans la science-fiction un type de narration capable d'identifier les liens entre tradition et modernité, entre technologie et identité, entre sacré et imaginaire scientifique, et cela au-delà de toute discussion oiseuse sur la « valeur littéraire » ou « paralittéraire » de ce type d'ouvrages. Si la science-fiction est donc un « indicateur sociologique privilégié » (81) dont le mérite est sans aucun doute celui de montrer plus clairement que d'autres quelles sont « les relations entre la mémoire collective, les structures de la vie quotidienne et les identités individuelles » (117), elle n'est nullement considérée ici comme un simple instrument et devient assez rapidement l'objet central de l'analyse du critique.

Fidèle à ses prémisses de base, l'auteur développe son argumentation autour d'un lieu et d'un moment symboliques. Le lieu est Los Angeles, la grande ville, la métropole post-moderne par excellence, un des lieux privilégiés de l'imaginaire de la science-fiction américaine (pensons au film *Blade Runner*, pour n'en citer qu'un seul) et en même temps un des principaux centres de production de l'industrie cinématographique qui représente de nos jours le plus puissant moyen de diffusion des visions de la science-fiction contemporaine. Le moment est celui du débarquement sur la lune, considéré comme moment emblématique marquant la fin du passé et quelque peu paradoxalement aussi celle de l'avenir (en tant que volonté d'aller de l'avant) au profit d'un présent statique et finalement vide - la réalisation

du rêve millénaire correspondant avec la diminution progressive et l'assèchement ultime de la poussée humaine vers l'avenir. Au lieu de voir dans la science-fiction seulement ce que nombre de ses estimateurs y voient d'habitude, c'est-à-dire la boule de cristal qui montre l'avenir à qui sait y regarder, Fattori préfère y relever ses qualités d'histoire parallèle, fluctuant autour des événements. L'ouvrage traite en effet de façon prépondérante de livres de science-fiction dont l'intrigue se situe dans un temps futur pour l'auteur, mais qui est pour nous déjà passé (d'où le titre, *Souvenirs de l'avenir*). La science-fiction comme narration au passé d'événements supposés futurs, mais le plus souvent déjà chronologiquement dépassés. Un futur qui s'est justement arrêté à ce moment charnière représenté par le débarquement sur la lune, après que la réalité du présent, ainsi que le développement exponentiel des moyens de communication, a dépassé les attentes des écrivains.

La définition du corpus est axée autour du terme même de science-fiction, que l'auteur utilise d'ailleurs en anglais, de préférence à l'italien « fantascienza ». Ce choix linguistique n'est pas gratuit. Fattori estime en effet que la véritable science-fiction ne voit réellement le jour qu'en 1926, année de la création, aux Etats-Unis, par l'immigrant luxembourgeois Hugo Gernsbach, de la revue pulp *Amazing Stories*. La production précédente, pour laquelle on a proposé récemment le terme de proto-science-fiction, présente en effet une différence fondamentale par rapport à celle qui l'a suivie. Elle est basée sur une augmentation quantitative du présent (toujours plus de rapidité, plus de durée, plus de performance à partir de données connues et acceptées), mais pas qualitative. La véritable science-fiction, elle, sera fondée par contre sur des prévisions d'ordre technique portant sur la transformation du monde tel qu'il est connu.

De fait, l'auteur identifie trois périodes différentes et reliées. Celle ce que nous conviendrons pour simplicité d'appeler proto-science-fiction, issue du fantastique et encore proche de lui, suivie de la science-fiction proprement dite, nourrie d'une réflexion critique sur les directions éventuelles des progrès possibles, et enfin supplantée par le cyber-punk, en tant que manifestation contemporaine d'un désir de narration d'anticipation qui «déplace l'attention du lecteur sur le rapport entre perception et réalité » (65).

Parmi les représentants de la première période l'auteur se penche sur des noms connus et incontournables, ceux de Mary Shelley, d'Edgar Allan Poe et de Robert Louis Stevenson, dans un excursus sans doute quelque peu rapide mais essentiel et généralement satisfaisant. On aurait pu souhaiter voir quelque peu plus approfondie la discussion sur la figure du double chez Stevenson, en s'appuyant par exemple sur les études de Ian Hacking (*Rewriting the Soul. Multiple Personality and the Sciences of memory.*), qui montrent comment les narrations fantastiques et les romans noirs ont pu stimuler la croissance de la nouvelle science de la psychopathologie. Fattori fournit cependant une lecture claire et intéressante, quoique un peu rapide, de Jules Verne, l'opposant évidemment, ainsi qu'un critique italien est presque fatalement obligé de le faire, à Emilio Salgari, « le Verne italien ». Il serait toutefois injuste de mettre simplement sur le compte d'une préférence nationale la prédilection de l'auteur pour le seul livre de Salgari clairement orienté vers la science-fiction (*Les merveilles de l'an deux mille*). Le critique montre en effet comment les perspectives de Verne sont encore fortement influencées par l'horizon d'attente de son époque, et souligne justement le côté foncièrement réactionnaire de l'opposition apocalyptique au progrès illustrée par le personnage principal du roman de

jeunesse, récemment retrouvé, *Paris aux XXème siècle*. À la vision noire mais finalement convenue de l'auteur français, Fattori oppose la vision tout aussi noire mais symboliquement plus fructueuse du romancier piémontais, élevée en métaphore des déboires qui attendent ceux qui - comme l'homme moderne - perdent une partie de leur identité dans la poursuite effrénée d'un avenir qui devient l'adversaire du présent et de la vie. Une assez longue analyse est consacrée également à Fredric Brown, et en particulier à son roman *L'univers en folie* (*What Mad Universe*). Fattori s'éloigne du commentaire habituel, qui voit en ce roman l'illustration du moment de transition entre le space opera des pulps magazines et la science-fiction véritable, sérieuse et proprement scientifique, pour en fournir une lecture originale basée sur le concept d'identité, mis clairement en jeu dans l'intrigue par le changement conjoint des notions d'espace et de temps. Il est toujours intéressant de voir comment l'oeuvre de Brown, pratiquement ignorée en Amérique du nord, où elle est très rarement republiée et généralement considérée sans grande importance, continue de susciter de l'intérêt en Europe. Le cas de Brown serait en ce sens l'équivalent de celui de l'auteur de romans policiers David Goodis, également introuvable sur le nouveau continent et encore plus connu et respecté que Brown auprès des *aficionados* européens. L'approche assez inhabituelle choisie par Fattori pourrait sûrement trouver des confirmations ultérieures dans d'autres textes du même auteur qu'il ne mentionne pas. On peut penser en particulier aux nouvelles de *Space on my hands*, où les problèmes d'identité jouent aussi un rôle très important. Ces sentiers restent encore à parcourir.

Là où la vision du critique sort du circuit quelque peu pédagogique du tour d'horizon historique - aussi indéniablement intéressant et bien documenté qu'il puisse être - c'est dans l'analyse de l'influence des moyens de communication modernes sur l'imaginaire de la science-fiction. L'invasion du domaine du texte par l'image est examinée et commentée, depuis les gravures naïvement enthousiastes du XIXème siècle, dépeignant un avenir imaginaire à l'insigne de l'automation bienfaisante, jusqu'à l'influence fondamentale de la télévision, non seulement en tant que moyen de diffusion du nouvel imaginaire s-f, mais comme réalisation virtuelle de l'abolition de l'espace et du temps dans la vie quotidienne des gens. La dernière partie de l'ouvrage traite avec abondance de détails de diverses productions cinématographiques et de l'imaginaire qu'elles véhiculent, ainsi que du rapport à double sens entre création littéraire et création filmique.

Le souci fondamental de l'étude reste tendu vers un constat d'ordre, oserait-on dire, humaniste. Il s'agit, à partir d'une inquiétude très concrète sur la vie contemporaine, de déterminer quels sont les chemins qui nous ont conduits là où nous en sommes. «Cinéma d'un côté, science-fiction de l'autre, deviennent en somme les canaux et les interprètes parfaits des résultats de cette véritable transformation anthropologique qui a bouleversé la société du vingtième siècle à cause des mutations provoquées dans la vie quotidienne par le développement des technologies de la communication qui a eu lieu à cheval entre le dix-neuvième et le vingtième siècle ; des modifications qui influencèrent en profondeur la perception même de l'espace et du temps, ainsi que de leurs relations avec l'identité individuelle. » (81)

Le livre de Fattori représente donc une contribution utile à l'étude des contenus de la science-fiction moderne, susceptible de développements ultérieurs mais néanmoins agréable à lire et sans doute profitable au lecteur.

Signalons encore du même auteur, l'ouvrage *Di cose oscure e inquietanti* (Ipermedium. Napoli, 1995), recueil d'articles sur des thèmes voisins.

Le site de la maison d'éditions Ipermedium. : <http://www.ipermediumlibri.com/>